

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 7

Artikel: Tim et ses fantômes
Autor: Adatte, Vincent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932551>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tim Burton

Tim et ses fantômes

A bientôt quarante ans, et trois courts métrages, un documentaire, ainsi que neuf longs métrages de fiction à son actif, Tim Burton fait échec de splendide manière à l'entreprise de normalisation hollywoodienne. Une anomalie faite cinéaste!

Par Vincent Adatte

Depuis 1985, ce natif de Californie impose aux *majors companies* ses visions d'auteur, secrète à l'intérieur de l'«usine à rêves» ses cauchemars personnalisés. L'énigme posée par cette singularité s'explique en partie par le fait que Burton, à sa manière, perpétue un genre populaire entre tous, le «fantastique». Il ranime ainsi la tradition des grands cinéastes classiques américains qui savaient jouer sur deux tableaux avec un art consommé pour survivre à Hollywood – où ils étaient quand même «salariés». C'est en cela que Burton peut être considéré comme un véritable auteur: tout en racontant des histoires qui valent pour elles-mêmes ou pour un genre, Burton décrit et redécrit sans cesse l'entorse à la normalité qu'il représente dans le système. «Edward aux mains d'argent» («Edward Scissorhands») ou «Ed Wood» se révélant en effet être des portraits masqués et remarquables de sa condition de créateur «hollywoodien».

Comme Vincent Price

Mais il n'en fut pas toujours ainsi! Imaginons ce que put bien être l'enfance du cinéaste au travers de «Vincent» son premier court métrage d'animation, peut-être aussi sa première «bio» dissimulée... Il s'agit de l'histoire d'un petit garçon qui, puni et reclus dans un espace délimité, préfère rester confiné pour «faire l'acteur» Vincent Price et savourer ses cauchemars, plutôt que d'aller jouer à l'extérieur. Né en 1959, à Burbank, en Californie, Tim Burton a donc connu une enfance solitaire dans une banlieue morne, peuplée de petits bourgeois blancs et puritains jouant à la perfection la dérisoire comédie sociale – comment ne pas penser à la banlieue «pimpante» dont «Edward aux mains d'argent» sera la victime expiatoire! Alimentant son imaginaire avec des films d'horreur inter-

prétés par l'acteur Vincent Price qui, on l'a déjà compris, est son idole, se créant pour lui tout seul des dessins animés artisanaux, le petit Tim devint peut-être à cette époque un enfant pas comme les autres! Ado, Tim rêve d'interpréter le rôle du monstre nippon Godzilla. Il semble aussi avoir tenté d'échapper pour la première fois à son isolement en créant le motif d'une affiche écologique qui sera exhibée durant des mois sur le camion à ordures sillonnant sa banlieue... Difficile de ne pas succomber à la dimension «prophétique» de ce premier acte créateur!

Grâce à une bourse accordée par la Fondation Walt Disney, le jeune Tim Burton sort au grand jour pour étudier au prestigieux California Institute of the Arts. En 1979, il obtient son diplôme. Il est aussitôt engagé par les Studios Disney où il joue un peu au Docteur Jekyll et Mister Hyde en participant, en qualité d'animateur, à la réalisation des scènes «les plus mignonnes» (c'est lui qui le dit) de «Rox et Rouky» («The Fox and The Hound», 1981), tandis qu'il réalise parallèlement deux courts métrages dans son coin: le fameux «Vincent» (1982), qui allie marionnettes et dessins animés, et le non moins mythique «Frankenweenie» (1984) – que Disney refusera de diffuser. «Frankenweenie» raconte l'histoire d'un gamin qui fait «accidentellement» tuer son chien pour le recréer selon ses désirs... On peut comprendre pourquoi Disney répugna à recycler dans son usine à rêves ces deux films courts «anormaux»: ceux-ci reflétaient en effet une image «vraie» de l'enfance, située aux antipodes des affabulations rose bonbon de l'oncle Walt.

Détournements d'auteur

En 1984, Burton quitte les Studios Walt Disney. L'année suivante, il réalise de

manière très personnelle «Pee-Wee's Big Adventure», un film de commande destiné à mettre en valeur l'acteur comique Pee-Wee Herman. S'attirant ainsi les faveurs du grand public, il entre du jour au lendemain dans le cénacle hollywoodien. Dès lors, Burton tourne régulièrement, mais sans jamais transiger sur son indépendance, même lorsqu'il est aux prises avec le gigantisme des superproductions de la Warner: «Batman» (1989) et «Batman, le défi» («Batman Returns», 1992) constituent autant de passionnants détournements d'auteur!

Avec une constance provocante, Burton approfondit de film en film la thématique qui effraya tant les cadres de Disney: chez lui, il y a toujours des monstres en balade (Vincent, Edward, le Joker, le Pingouin, Monsieur Jack, Ed Wood, etc...). Confrontés aux êtres humains «normaux», ces soi-disants monstres révèlent souvent bien plus d'humanité, sans doute parce qu'ils ont tous éprouvé dans leur chair le drame de la différence. ■

